



UNE ANNÉE EN ERASMUS
TROIS JOURS D'AMNÉSIE
QUELQUES HEURES POUR SE SOUVENIR



URSULA POZNANSKI

AQUILA



MILAN

AQUILA

Titre de l'édition originale en allemand : *Aquila* © 2017 Ursula Poznanski
© Loewe Verlag GmbH, Bindlach.

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG, Lille,
et a été publié avec l'aide de l'État autrichien (département II/5 Littérature et édition).

Pour la traduction française :

© Éditions Milan, 2019

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Ont collaboré à l'édition française de cet ouvrage :

Corrections : Claire Debout

Maquette : Petits Papiers

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction,
même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque
procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre,
constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la
protection du droit d'auteur.

Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : août 2019

ISBN : 978-2-4080-04-26-2

Achevé d'imprimer au 3^e trimestre 2019 en Espagne par Rodesa

URSULA POZNANSKI

AQUILA

The word 'AQUILA' is rendered in large, bold, grey, sans-serif capital letters. The letter 'U' is replaced by a black silhouette of a woman in a long coat running to the right, with her hair blowing in the wind. The woman's figure is positioned between the 'U' and the 'L', appearing to run through the space of the word.

Traduit de l'allemand par Florence Quillet

MILAN

1

Encore à moitié endormie, Vicky sentit un goût de fer dans la bouche, comme si une pièce de monnaie avait fondu sur sa langue.

Elle humecta son palais, avala sa salive. Oui, du métal... c'était bien ça.

Voulant se retourner, elle roula sur le côté et laissa échapper une plainte. Pourquoi ce mouvement lui faisait-il si mal ? En plus, il lui donnait la nausée...

Elle passa la main sur son front. Décidément, ça n'allait pas fort. Mal à la tête, mal au ventre... Aurait-elle fait des excès la nuit dernière ?

Inspirer, expirer... Dans sa chambre, l'air était suffocant. En Toscane, le printemps était déjà très chaud, bien plus que chez elle, tout là-haut dans le Nord, et elle avait dû oublier d'ouvrir la fenêtre en rentrant. Luttant contre une furieuse envie de vomir, Vicky attendit quelques instants de se sentir un peu mieux, puis passa laborieusement en position assise.

Elle était encore en jean, depuis quand dormait-elle tout habillée ? Et pourquoi son bas de pantalon était-il dégoûtant ? L'ourlet était raide de crasse. Comme le chemisier qu'elle avait

mis pour sortir la veille au soir. Elle n'avait enlevé qu'une botte, qui gisait à côté de la porte et donnait l'impression d'avoir traîné dans la boue. L'autre, la gauche, était encore à son pied, avec ce que cela impliquait de dégâts sur le couvre-lit.

Seigneur, qu'est-ce qu'elle avait dû se mettre pour être dans un état pareil ! Avaient-ils encore pris un bain de nuit dans une fontaine ? Pourvu que non : à force, ça pourrait lui attirer des ennuis. La police de Sienne ne badinait pas avec ce genre de plaisanteries.

En nage, Vicky leva le bras pour s'essuyer le front mais suspendit son geste à mi-hauteur. Sa main droite était bandée, enveloppée dans le foulard en mousseline vert qu'elle avait enroulé autour de son cou avant de partir.

Pourquoi ce pansement grossier ? Se serait-elle blessée ? Elle bougea les doigts avec précaution, serra le poing... Non, a priori, rien de cassé. Alors quoi ? Quelqu'un s'était amusé à lui faire une poupée ? Drôle d'idée.

Tout en déroulant de sa main gauche le foulard désormais immonde, Vicky tenta en vain de se remémorer sa soirée. Black-out total. Elle se souvenait juste qu'elle s'était rendue à la Havana Night Party au *Bella Vista Social Club* avec son groupe de potes, et qu'elle avait trouvé l'ambiance géniale. Une musique extra, ils avaient été quelques-uns à danser, et après...

Elle se prit la tête dans les mains et tenta de rassembler ses souvenirs. Ça allait lui revenir, forcément. Il devait bien y avoir une image, une conversation, quelque chose...

Levant les yeux, elle contempla le mur coquille d'œuf en face d'elle. Rien, le noir total. Elle savait seulement qu'ils avaient dansé et qu'après, ils avaient discuté entre eux pour savoir où prolonger la soirée.

Étaient-ils allés ailleurs ? Et, si oui, où ?

Vicky ne se souvenait de rien, c'était complètement dingue !

Elle n'avait pas bu tant que ça. Impossible. Elle savait très exactement quelle était la limite à ne pas dépasser. Deux verres de vin et un mojito, c'était tout ce qu'elle s'autorisait quand elle sortait. En tout cas depuis la fois où elle s'était retrouvée dans l'herbe au petit matin, sous un arbre, à proximité des remparts ; un épisode qui remontait à un peu plus de deux semaines. Ce jour-là, d'accord, elle s'en était mis une belle. Mais pas la veille, non.

Elle chercha son portable à tâtons sur sa table de chevet. Où avait-elle pu le poser ? Dans la salle de bains, peut-être ?

S'aidant de son pied droit, elle retira sa bottine, se mit péniblement debout et se propulsa en titubant jusqu'à la salle de bains. Elle se rendit compte alors qu'elle mourait de soif. Et qu'elle avait un besoin urgent de prendre une douche.

Penchée au-dessus du lavabo, elle laissa couler l'eau le temps qu'elle refroidisse, puis but directement au robinet. Ouf, cela faisait du bien. Sauf que son estomac ne tarda pas à se rebeller. Respirant un grand coup, elle se redressa. Et faillit s'évanouir en découvrant son image dans le miroir.

Pour deux raisons. Aussi terrifiantes l'une que l'autre.

La première était la longue balafre en arc de cercle qui lui barrait tout le côté gauche du visage, depuis la tempe jusqu'au bas de l'oreille. Vicky se palpa la joue avec précaution. L'éraflure était sèche, la croûte avait déjà commencé à se former ; mais ça faisait mal quand on appuyait dessus. Quand était-ce arrivé ? Et comment ? Avait-elle vraiment picolé à ne plus pouvoir tenir debout ? Est-ce qu'elle était tombée et s'était blessée sans s'en rendre compte ?

La seconde tenait en deux mots, tracés en grosses lettres par une main malhabile à l'aide du dentifrice rayé rouge et blanc de Charlène. Vicky fixa ces deux mots avec hébétude, sans savoir quoi en penser. Étaient-elles rentrées seules, Charlène et

elle ? Ou avaient-elles été ramenées chez elles par une tierce personne qui leur aurait laissé ce message en souvenir ?

Tournant les talons, elle alla toquer à la porte de sa coloc et attendit. Rien, pas de réaction. Charlène était peut-être dans le cirage, elle aussi...

Après avoir frappé une seconde fois, Vicky abaissa sans bruit la poignée et poussa la porte. La chambre de son amie était aussi rangée que la sienne était en bazar. Le lit était tiré à quatre épingles, à croire qu'il n'avait pas été défait la nuit dernière.

Réprimant un haut-le-cœur, Vicky revint dans la salle de bains et examina le graffiti avec attention. Qui pouvait avoir écrit ça ? Dans quel but ?

Avant d'effacer ces cochonneries, elle devait les prendre en photo. Et donc remettre la main sur son smartphone. Or il n'était pas dans la salle de bains. Elle fouilla sa chambre de fond en comble sans résultat. Dans la cuisine, pas mieux. Elle regarda partout, y compris dans les toilettes. Elle était certaine d'être sortie sans son sac à main, mais elle en vérifia néanmoins le contenu à plusieurs reprises, finit même par le renverser sur son lit...

Son portable avait disparu.

Il y avait un truc qui clochait. Les genoux flageolants, Vicky retourna dans la salle de bains et se campa mains sur les hanches devant le miroir. *DERNIÈRE CHANCE !* Bon sang, qu'est-ce que ça voulait dire ?

Elle passa la demi-heure qui suivit à chercher son téléphone jusque dans les recoins les plus invraisemblables de l'appartement. La penderie, le panier à linge, la corbeille à papier, le réfrigérateur : elle regarda absolument partout. Hélas, son portable n'était nulle part. Pareil pour Charlène, d'ailleurs. Avait-elle dormi chez Lennard ? Si oui, ils étaient sans doute au café *La Piazzetta*. C'était là qu'ils prenaient leur petit déjeuner.

Plutôt que de continuer à mettre l'appartement sens dessus dessous, autant faire un saut là-bas, songea-t-elle. Même si elle pouvait se préparer à un hochement de tête désapprouvateur de sa coloc, assorti d'un sourire condescendant, du style : « *Ma pauvre Vicky... à ton âge... tu ne sais toujours pas t'arrêter quand il faut ?* »

Tant pis, c'était le prix à payer. Vicky enfila ses bottines, attrapa son sac à main à la hâte et traversa l'entrée. Elle prendrait sa douche plus tard.

Mais quand elle abaissa la poignée, surprise ! La porte était verrouillée.

Ce n'était pas possible. Si elle avait fermé à double tour en rentrant, la clef aurait dû être dans la serrure. Vicky ne la retirait jamais – pour éviter de la poser n'importe où, justement.

Et si son trousseau avait été dans son sac, elle l'aurait vu tout à l'heure en cherchant son smartphone. Néanmoins, elle se livra à un nouvel inventaire. Sans plus de succès que précédemment. Inspecta encore l'appartement. En vain. Le moral à zéro, elle se laissa choir sur une chaise de la cuisine.

Prisonnière. Elle était cloîtrée chez elle, sans ses clefs et sans son portable. Et Charlène ne rentrerait sans doute pas avant un bout de temps.

Ne pas se décourager. Il y avait certainement une solution. Mais oui : Charlène consultait sa messagerie toutes les dix minutes, rien n'empêchait de lui envoyer un e-mail depuis son ordinateur.

Reprenant espoir, Vicky alla s'asseoir à son bureau, exhuma son notebook de dessous la montagne de papiers et de livres qui encombraient l'espace, l'ouvrit et enfonça le bouton ON/OFF.

Rien. Écran noir.

Ah non, pas ça ! Elle avait beau presser les touches avec frénésie, l'ordinateur refusait de s'allumer. De guerre lasse, elle finit par le

retourner. Pas étonnant qu'il ne marche pas : la batterie avait été retirée ! Le câble d'alimentation manquait aussi à l'appel.

Jusqu'à cet instant précis, Vicky avait voulu croire à un lendemain de fête particulièrement difficile. Mais de là à imaginer qu'elle avait délibérément éliminé les sources d'alimentation de son ordinateur, non, ça ne tenait pas debout. Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? Et, quand bien même, elle n'aurait jamais balancé la batterie et le câble par la fenêtre.

Donc : quelqu'un l'avait coincée chez elle exprès, en prenant soin de lui ôter toute possibilité de communiquer avec l'extérieur. Dans sa grande magnanimité, ce quelqu'un lui avait accordé une *dernière chance*.

Une chance de quoi ? De dessoûler ? Elle avait toute sa lucidité, merci. De mettre son semestre Erasmus à profit pour progresser en italien et réussir ses études ? À part ses parents – et encore –, personne n'irait imaginer une chose pareille.

Effondrée, Vicky s'assit sur son lit et se prit la tête dans les mains. De toute évidence, quelqu'un l'avait raccompagnée chez elle, lui avait piqué ses clefs, son téléphone, la batterie et le câble d'alimentation de son ordinateur, et lui avait laissé un avertissement sur le miroir de la salle de bains. Mais qui ? Et pourquoi ? Charlène ? Bon, d'accord, elle pouvait se montrer franchement désagréable par moments ; cependant, dans ces cas-là, elle criait et tempêtait ou vous balançait vos affaires par terre. Elle, plutôt que de subtiliser un câble d'alimentation, elle aurait réduit l'ordinateur en miettes.

D'un autre côté, il y avait peut-être des aspects de sa personnalité que Vicky ignorait ? Elles ne se connaissaient pas depuis si longtemps : il y avait déjà neuf mois que Charlène était à Sienne, tandis qu'elle-même ne s'y trouvait que depuis huit semaines. Elle avait atterri Via della Fonte par hasard, parce que la chambre s'était libérée.

S'étaient-elles disputées ? Si oui, cela pouvait expliquer que Charlène soit sortie...

Vicky ouvrit la fenêtre. La chambre donnait sur une ruelle habituellement déserte à cette heure-ci. Seule une vieille femme vêtue de noir des pieds à la tête rentrait chez elle en clopinant.

Après avoir passé dix bonnes minutes à regarder dehors dans l'espoir de voir revenir sa coloc, Vicky referma la fenêtre et retourna dans la salle de bains.

DERNIÈRE CHANCE !

Vicky avait confusément espéré que l'inscription aurait disparu entre-temps. Les deux mots n'avaient jamais existé, elle avait rêvé... Hélas, ils étaient toujours là. Elle se tassa sur elle-même, en proie à un malaise indéfinissable.

Elle se regarda dans la glace. Les deux premières barres du « N » de CHANCE lui biffaient le visage, la troisième se confondait avec ses cheveux blonds, longs jusqu'aux épaules. Comme si l'auteur du message avait voulu signifier par là qu'il y avait erreur sur la personne.

Vicky sentit la panique l'envahir. Sortir ! Elle voulait sortir ! De nouveau, elle courut à la porte et s'arc-bouta sur la poignée. En vain. Revint dans sa chambre, ouvrit la fenêtre, se pencha au-dehors. Sauter ? Du deuxième étage, c'était trop risqué. Appeler au secours ? Elle n'était pas assez bonne en italien pour expliquer son problème.

Le mieux était encore de prendre son mal en patience, tenta-t-elle de se rassurer. Il n'y avait pas de quoi devenir hystérique. D'ailleurs, elle n'aurait même pas de cours à rattraper : on était dimanche. Elle n'avait qu'à se recoucher pour bouquiner tranquillement dans son lit. Autre option : s'installer dans la cuisine et regarder une série à la télé. Un bon moyen de travailler son italien.

Le vieux poste de télévision à tube cathodique allumé, elle respira plus librement. Elle se sentait moins seule tout à coup. C'était l'heure du journal ; apparemment, il y avait eu un débat houleux au parlement. Vicky se fit un expresso, s'assit à la table de la cuisine et tenta de comprendre ce que racontaient les journalistes. Sauf erreur, ils parlaient du ministre de l'Écologie.

Soudain, son regard accrocha un détail sur le bandeau défilant en bas de l'écran, et son sang se figea dans ses veines. Ce n'était pas possible. Elle devait avoir mal lu.

S'emparant de la télécommande, elle se mit à zapper avec frénésie. Il y avait une antenne parabolique sur le toit, de sorte qu'en plus des programmes italiens, l'appareil captait un certain nombre de chaînes étrangères.

Elle garda la touche « avant » enfoncée jusqu'à voir apparaître CNN. Les yeux plissés, elle chercha la date en haut à droite de l'écran. Et crut qu'elle allait s'étouffer, comme si l'air avait brusquement reflué de ses poumons.

Elle était sortie avec ses copains le samedi 22 au soir. En toute logique, elle aurait dû voir s'afficher la date du 23. Le dimanche, donc. Or les chaînes américaines aussi bien qu'italiennes indiquaient le 25.

On était mardi.

2

Vicky se sentait perdue, comme si le monde avait basculé d'une seconde à l'autre. Pétrifiée, elle balayait les programmes avec frénésie. Le phénomène ne serait expliqué nulle part, c'était évident, pas plus que la date ne serait miraculeusement ramenée à celle du dimanche. Mais peut-être découvrirait-elle un indice ? Quelque chose qui lui permettrait de comprendre comment deux jours pleins avaient pu disparaître du calendrier.

Pendant quelques instants, elle s'accrocha à l'idée qu'elle avait dormi. L'hypothèse était séduisante, ne fût-ce que pour son côté rationnel, mais elle paraissait difficilement plausible : même après les fêtes les plus arrosées, Vicky s'était toujours réveillée au plus tard en début d'après-midi du lendemain. Sans parler du fait qu'elle n'était pas du genre à faire la bringue jusqu'à pas d'heure. Elle préférait de beaucoup les soirées entre copains où on buvait un coup en refaisant le monde et en s'amusant gentiment. Certes, depuis qu'elle était en Italie, sa vie nocturne s'était intensifiée. Elle sortait beaucoup plus souvent, rentrait tard... Sans doute était-ce l'influence de sa coloc.

En admettant qu'on soit mardi, Charlène l'aurait-elle laissée dormir deux jours d'affilée sans s'inquiéter ? Elle serait partie à la fac en la sachant dans les vapes ?

Vicky secoua la tête. Tout ça ne tenait pas debout. Il était temps qu'elle se ressaisisse. Elle s'approcha une nouvelle fois de la fenêtre et se pencha au dehors.

L'air léger sentait bon le printemps et la pizza. Un vieux vélo passa en bringuebalant. Deux garçons dévalaient la pente en se disputant un ballon de foot... Rien que de très normal, la vraie vie en somme. Sans doute en avait-il été ainsi les deux derniers jours ; sauf que, d'une manière ou d'une autre, ces deux jours, Vicky les avait zappés.

Elle inspira à fond et se concentra. Voyons... Pour commencer, jeter un œil à la chambre de Charlène au cas où quelque chose lui rafraîchirait la mémoire. Ensuite, prendre une douche en espérant voir revenir sa coloc. Si celle-ci tardait à rentrer, essayer avec ses rudiments d'italien d'alerter un voisin.

Dans la chambre de Charlène régnait juste assez de désordre pour donner à l'espace un côté chaleureux. Quelques livres empilés sur le sol, un plaid jeté sur le canapé, une robe rouge sur le dossier de la chaise, une tasse à café à motifs floraux sur le bureau... Mais pas d'ordinateur, hélas.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Charlène l'ait emporté, sous réserve, évidemment, qu'elle soit bien allée à la fac. Cependant, pour Vicky, c'était une nouvelle déconvenue.

Pas non plus de message à son intention. Ni sur le bureau, ni parmi les pense-bêtes aimantés sur la porte du réfrigérateur ou ceux épinglés au panneau de liège dans l'entrée.

Elle se dirigea vers la salle de bains. Une douche était encore la meilleure option.

DERNIÈRE CHANCE!

De nouveau, ces deux mots lui sautèrent à la figure. Vicky n'avait toujours pas nettoyé le miroir. Pas de problème, elle allait rattraper ça tout de suite. Elle préleva un kleenex dans la boîte à mouchoirs de Charlène et frotta la glace à grands gestes rageurs. Au début, elle ne fit qu'étaler le dentifrice. Elle redoubla d'énergie. Avec un peu d'huile de coude, la pâte n'était pas si difficile à éliminer.

« Et voilà, songea-t-elle avec satisfaction en effaçant les dernières traces. Bon débarras ! “Dernière chance !”, qui peut avoir écrit un truc aussi débile ? »

Munie d'un mouchoir propre, elle souffla sur le miroir ; elle allait le faire briller quand elle se figea en plein mouvement.

La balafre en travers de sa joue n'était pas le seul stigmate de la nuit dernière. Ou fallait-il dire : des deux derniers jours ? Ses cheveux blonds étaient plus clairs que d'habitude, pleins d'une poussière blanchâtre qui tombait en fines particules dans le lavabo quand elle se passait la main dedans.

Elle se massa le cuir chevelu, palpa avec précaution la naissance de la cicatrice, à hauteur de sa tempe... Bon sang, pourquoi ne se souvenait-elle de rien ? Avait-elle fait une chute et était-elle tombée sur la tête ? Une commotion cérébrale, oui, c'était peut-être ça l'explication...

Quoique... dans cette hypothèse, elle aurait eu la migraine.

Pleine d'appréhension, elle déboutonna son chemisier, l'ôta et se regarda dans la glace. Là, une égratignure dans le dos... ça aussi, c'était nouveau. Bien sûr, aucun souvenir. Et d'où venait cette chemise tire-bouchonnée par terre devant le lave-linge ? Bleu ciel, trop grande pour Charlène. Une chemise d'homme. Déchirée à deux endroits, avec une grande tache brunâtre sous la manche droite. Humide et poisseuse, comme le jean de Vicky, voire encore trempée à certains endroits. Vicky ne pouvait détacher les yeux de la tache. Était-ce du sang ? Si oui, alors

elle ne pouvait pas mettre ça dans la machine avec ses affaires. Ne sachant pas à qui appartenait ce chiffon, et ne voulant pas y réfléchir pour l'instant, elle le poussa derrière le panier à linge.

La priorité était de prendre une douche. Ensuite, un grand café, puis trouver le moyen de quitter cet appartement maudit le plus vite possible. Elle s'extirpa à grand-peine de son jean moulant et n'en revint pas de voir à quel point l'arrière des jambes était dégoûtant. À croire qu'elle s'était vautrée dans la boue. Misère, pourvu qu'elle ne se soit pas donnée en spectacle... Parmi les étudiants Erasmus, elle était encore « la petite nouvelle » et n'avait pas encore eu le temps de se faire vraiment des copains. Si elle s'était ridiculisée ou conduite de façon lamentable, elle risquait d'avoir du mal à s'intégrer.

Une idée la fit tressaillir. Et si quelqu'un l'avait droguée ? Un type qui lui aurait filé du GHB avant de l'entraîner sous les buissons ? Vu l'état de ses vêtements, il n'était pas exclu qu'elle se soit débattue.

« Non, tenta-t-elle de se rassurer. Je ne pense pas qu'on m'ait shootée, sinon je n'aurais pas été en mesure de résister. Et s'il m'était arrivé quelque chose, physiquement, je veux dire, je le sentirais... En plus, je n'étais certainement pas seule. Si quelqu'un m'avait embarquée, les autres s'en seraient aperçus... Ils m'auraient défendue. »

Vicky hochait la tête. D'après ce qu'elle savait, le GHB laissait un léger goût de savon dans la bouche. Ce n'était pas le cas. Elle devrait sans doute faire un test, quand bien même elle ne croyait pas à cette hypothèse. Elle ouvrit le capot du lave-linge. Avant d'y enfourner ses affaires, elle s'assura comme toujours qu'elle n'avait pas laissé d'argent ou une pièce d'identité dans les poches. Bingo ! Dans la gauche, il y avait un bout de papier.

Elle le retira d'une main tremblante. C'était un tract comme les Italiens en glissent souvent sur le pare-brise. Il était gondolé et encore humide, signe qu'il devait avoir pris la pluie. Une pub pour un restaurant, la pizzeria *Nerone*. Vicky ne connaissait pas. Ou alors elle y était déjà allée mais sans en retenir le nom. Elle déplia le prospectus. Un dessin humoristique montrait un cuistot souriant sous une toque XXL, brandissant une pizza grande comme une roue de vélo. Dessous, la liste des spécialités de la maison.

Vicky retourna la feuille. Et son sang se figea dans ses veines.

Le verso, blanc à l'origine, était couvert de phrases gribouillées n'importe comment dans tous les sens, les unes au stylo-bille, d'autres avec un instrument rudimentaire, un bâton recouvert de boue, par exemple...

Vicky s'assit sur le bord de la baignoire avec l'impression de faire un mauvais rêve. Elle avait beau lire et relire le texte à s'en arracher les yeux, elle ne comprenait pas un traître mot de ce qui était écrit :

La peur de Noël

N'approche pas de l'aigle et de la licorne.

Cor magis tibi Sena pandit

Le sang n'est pas le tien.

GR32 ? ZZ

Regarde ce que mange le capitaine.

Sic transit gloria

Tu sais où l'eau est la plus sombre

Plonge avec les oies

With the lights out, it's less dangerous

Le miroir du lion entre les couleurs

Vicky sentit de grosses larmes rouler sur ses joues. Vite, elle les essuya avant qu'elles ne dégoulinent sur le papier et le rendent encore plus illisible.

Qu'avait-il pu se passer ? Ce galimatias ne lui disait rien. Pourtant, elle reconnaissait l'écriture. Pour la bonne raison que c'était la sienne.

Le bruit de la sonnette la fit sursauter. Paniquée, elle chercha du regard un vêtement ou quelque chose à enfiler, puis se rassa à l'idée que, de toute façon, Charlène était la seule à pouvoir pénétrer dans l'appartement.

Nouveau coup de sonnette.

Son papier toujours à la main, Vicky se rendit en tremblant dans l'entrée. La porte n'avait pas de judas, un détail auquel elle n'avait pas prêté attention jusque-là.

– Qui est là ?

– C'est moi, Lennard !

Vicky en aurait pleuré de soulagement. S'adossant au chambranle, elle hoqueta :

– Tu tombes bien. J'ai besoin d'aide.

– Pas de problème. À condition que tu me laisses entrer.

– Je ne peux pas : je suis enfermée, et je n'ai pas la clef.

– Comment ça ? s'étonna le garçon sur un ton mi-surpris, mi-ironique. Et où est Charlène ?

– Pas là.

« Et il me manque mon portable, mon ordi et les dernières quarante-huit heures », songea-t-elle avec amertume.

Il émit un petit sifflement.

– Elle s'est tirée en t'enfermant à clef ? Et moi qui espérais qu'elle se serait calmée entre-temps.

Vicky se mordit la lèvre. Charlène se serait donc énervée ? Pour quelle raison ? Pas de souvenir...

– Pourquoi ? Vous vous êtes disputés ?

– Tu ne te rappelles pas ? demanda Lennard sur un ton surpris.

– Non, répondit-elle d'un ton mat. Aucune idée.

Une secousse ébranla la porte.

– *Damned*, Vicky, qu'est-ce que vous avez, tous autant que vous êtes ?

Elle l'entendit soupirer.

– Bon, je descends à la loge. Je reviens tout de suite.

Cavalcade dans l'escalier, comme lorsqu'il allait chercher des croissants à la *pasticceira* après les nuits avec Charlène – ici, on les appelait des *cornetti*.

Vicky s'arracha à son hébétude. Il fallait qu'elle s'habille, vite, avant que le concierge ne fasse irruption dans l'appartement. Elle attrapa au hasard un T-shirt et un jean propres dans son placard. Elle n'avait pas fini de remonter sa braguette que des voix retentirent sur le palier. C'était Lennard, qui parlait un italien impeccable qu'elle lui enviait, et le Signore Rizzardini, reconnaissable à ses intonations de basse. Ils riaient ; à ses dépens, sans doute. Elle replia son prospectus et le fit disparaître dans sa poche. Une clef tourna dans la serrure... la porte s'ouvrit.

– *Grazie* ! remercia chaleureusement le garçon en serrant la main du gardien.

Celui-ci reparti, il se tourna vers Vicky.

– Bon, et maintenant... oh, mais que t'est-il arrivé ? s'exclama-t-il en tendant l'index en direction de sa balafre. Comment tu t'es fait ça ?

Elle avait caressé l'espoir que Lennard disparaîtrait sitôt réglé le problème de la porte. Elle n'avait aucune envie qu'on lui pose des questions. Celles qui lui trottaient dans la tête depuis tout à l'heure lui suffisaient amplement.

– Tu devrais peut-être voir un médecin ? suggéra-t-il en effleurant la cicatrice du bout des doigts.

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers la chambre de Charlène.

– Elle est sortie depuis combien de temps ?

– Je ne sais pas.

Vicky enfouit ses mains dans ses poches. Palpa le prospectus.

« *Le sang n'est pas le tien* », était-il écrit.

– Elle n'était déjà plus là quand je me suis réveillée, en tout cas.

Lennard plissa le front.

– Elle t'a laissé un mot d'excuse, au moins ?

De nouveau ce sentiment de vide abyssal. Des excuses ? Charlène ? À quel propos ?

– Pas à ma connaissance.

– Sérieux ? s'esclaffa Lennard. Alors ça... on te traite comme de la merde et tu ne réagis pas ? Ben dis donc... Moi, à ta place, je ne lui adresserais plus jamais la parole, à cette fille.

Il ajouta après une courte pause :

– Je lui ai dit ma façon de penser, tu peux me croire. Quoi qu'il en soit, cette soirée m'a ouvert les yeux. Mais j'espérais avoir une conversation avec elle.

– La soirée... c'était quel jour ? hasarda Vicky en essayant de réprimer le tremblement de sa voix. Samedi ? Le 22 ?

Lennard la dévisagea d'un air condescendant, comme s'il la prenait pour une idiote.

– Le 22, c'est bien ça, confirma-t-il en détachant chaque syllabe. Le soir où Charlène t'a flanqué une gifle.

Une gifle ? D'instinct, Vicky porta la main à sa joue. Mais non, c'était ridicule. Une gifle ne laissait pas une telle estafilade.

– Donc tu ne te rappelles pas !

C'était un constat, non une question. Prenant Vicky par le bras, il l'entraîna dans la cuisine.

– Viens, on va boire un café serré, ça ira mieux après.

Elle se laissa choir sur une chaise et le regarda s'activer devant la machine à café. Il remit de l'eau dans le réservoir et du café dans le filtre, rinça deux tasses et déclencha un double expresso.

C'était de loin le garçon le plus sexy de toute la bande d'étudiants en échange universitaire à Sienne. Il était belge et préparait un mémoire sur l'histoire de l'Italie au XVI^e siècle. D'ailleurs, on le prenait souvent pour un Italien : grand, carrure d'athlète, cheveux bruns, les yeux sombres... Charlène prétendait qu'elle l'avait repéré dès sa première journée à la fac, et qu'elle avait tout de suite su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Deux semaines plus tard, il lui était tombé dans les bras, et depuis, c'était l'amour fou.

C'étaient les mots qu'elle avait employés.

– Tiens ! fit-il en posant une tasse devant elle.

S'asseyant à son tour, il annonça :

– Et maintenant, j'aimerais savoir ce qui se passe. Et où se cache Charlène. J'ai deux mots à lui dire.

Vicky versa une cuillerée de sucre dans son café et le tourna machinalement.

– J'ignore totalement où elle est. Je ne l'ai pas revue depuis...

Faute de pouvoir achever, elle laissa sa phrase en suspens. Depuis quand, au juste ? Dimanche ? Lundi ?

Elle regarda Lennard par-dessus sa tasse, ne sachant pas jusqu'où elle pouvait aller dans la confidence. Lui parler de son amnésie, pourquoi pas... Mais les notes sur le prospectus, ça non. C'était quelque chose qu'elle préférait garder pour elle.

– Samedi... on est rentrés tous les trois ensemble ? à nonna-t-elle. Tu nous as raccompagnés ici, Charlène et moi ?

C'était ce qu'il faisait toujours, même lorsqu'il ne restait pas dormir. C'était sympa de sa part car il habitait à l'autre bout de la ville.

Il se renversa en arrière, les bras croisés sur sa poitrine.

– Je ne vois pas comment j’aurais pu. Il aurait d’abord fallu que je vous rattrape.

À quoi faisait-il allusion ? Aucune idée.

Vicky se prit la tête dans les mains. Autant jouer franc jeu. Dans l’état actuel des choses, Lennard était sa seule chance d’y voir un peu plus clair.

Baissant les mains, elle se jeta à l’eau.

– Tu ne me croiras peut-être pas... Moi-même, je n’y comprends rien. Mais il me manque deux jours, comme si hier et avant-hier n’avaient jamais existé. Jusqu’à ce que j’allume la télé, il y a un peu plus d’une heure, j’étais persuadée qu’on était dimanche. Je suis perdue. Pourtant, j’ai fait très attention à ne pas boire trop.

Se penchant en avant, Lennard plongea les yeux dans les siens.

– Tu veux dire que tu as dormi deux jours ?

– Oui, non, en fait je ne sais pas. Je ne me rappelle pas quand je suis rentrée à la maison, ni à quelle heure je me suis couchée. Entre samedi minuit et ce matin, ça c’est sûr.

Elle évitait de le regarder. Il se demandait sans doute quelle quantité d’alcool elle avait absorbée pour pouvoir zapper deux jours entiers.

– Je ne sais pas ce que tu en penses mais moi, je trouve ça inquiétant, finit-il par déclarer. Reprenons si tu veux bien. Quelle est la dernière chose dont tu te souviens ?

Vicky ne s’était pas encore posé la question. Elle réfléchit.

– On était au Bella Vista... Marc a renversé sans le faire exprès un bol de cacahuètes qui se trouvait sur le comptoir. La serveuse s’est mise en pétard... Aucun de nous n’a vraiment compris ce qu’elle racontait.

Elle avait un souvenir précis de cette scène-là, voilà déjà qui était rassurant. Elle se rappelait même la musique qui passait à

ce moment-là : *Mi Tierra*, une chanson qui donnait irrésistiblement envie de danser. Hélas pour Marc et la serveuse.

Lennard hocha la tête.

– OK. Ça, c'était samedi soir, vers 11 heures et demie environ. Et ensuite ?

Les yeux mi-clos, elle fouilla dans sa mémoire. Ensuite...

Ils avaient cherché à s'asseoir, probablement. Ou alors ils s'étaient réfugiés sur la piste de danse pour fuir les cris de la serveuse ?

– Désolée...

– C'est dingue, Vicky ! Si ce que tu dis est vrai, alors tu as réellement un trou de deux jours et demi !

La voix de Lennard était exempte de reproche ; par contre, elle trahissait une inquiétude sincère. Tout à coup, Vicky revit les deux mots sur le miroir de la salle de bains : *DERNIÈRE CHANCE* ! Elle avait peut-être eu tort de les effacer, après tout. Elle aurait mieux fait de les montrer à quelqu'un : étant donné la confusion qui régnait dans son esprit, bientôt elle douterait de les y avoir vus.

– Si tu me racontes ce qui s'est passé, avec un peu de veine, ça me reviendra, suggéra-t-elle.

La tête légèrement inclinée, il détourna la tête et regarda par la fenêtre. Puis il expliqua, visiblement à contrecœur :

– La soirée a été bizarre du début à la fin. Je suis venu vous chercher, tu te rappelles ? Charlène était d'excellente humeur. Mais on n'avait pas fait trois pas dans la rue qu'elle s'est mise en rogne. Sans raison. À part des remarques cinglantes, il n'y a plus eu moyen d'en tirer quoi que ce soit.

Jusque-là, ça allait. Charlène s'était montrée très agressive, en effet. Non sans raison, comme le prétendait Lennard, mais pour une broutille : il avait complimenté Vicky sur son jean, disant qu'il lui allait à merveille, sans se rendre compte que Charlène

n'appréciait pas. Mais alors pas du tout. Vicky avait bu du petit lait, mais elle s'était bien gardée de le montrer. Et lui, il avait passé tout le reste du trajet à essayer désespérément de calmer sa copine. Il n'avait pas mesuré à quel point elle était exclusive. Il fallait qu'il n'ait d'yeux que pour elle, sans quoi elle se transformait immédiatement en harpie. Mais ça, ça lui passait complètement au-dessus de la tête...

Vicky n'avait pas l'intention de se mêler de leurs problèmes de couple.

– Quand on est arrivés au pub, elle avait retrouvé le sourire, non ? observa-t-elle. Il me semble qu'elle a embrassé Marc et Giulia, et qu'elle a offert la première tournée...

Lennard haussa les épaules.

– Elle ne m'a plus adressé la parole. Quand j'ai voulu la prendre dans mes bras, elle m'a repoussé, et elle n'a plus eu un regard pour moi. Je me demande encore ce que j'ai fait de mal.

Vicky n'avait rien capté de cette brouille. Elle avait bavardé et dansé avec les autres au milieu d'un monde fou ; il y avait un bruit assourdissant. Deux Italiens l'avaient invitée à prendre un verre, mais elle avait décliné... Les choses avaient dû se gêter ensuite.

Elle porta sa tasse à ses lèvres. Le café était à peine tiède.

– Et après le coup des cacahuètes, voulut-elle savoir, que s'est-il passé ?

– Mmh... une demi-heure plus tard environ, toi et Charlène vous vous êtes crêpé le chignon. À quel propos, je n'en sais rien. La musique couvrait tout le reste, et quand j'ai posé la question, vous n'avez daigné me répondre ni l'une ni l'autre.

L'ombre d'un sourire passa sur son visage.

– « Histoire de filles », je me suis dit, soit. C'est là que Charlène a piqué une crise. Elle t'a flanqué une gifle retentissante, et elle s'est barrée. Et toi, tu lui as couru après.

Vicky imaginait le tableau. Une « histoire de filles ». Possible que Charlène soit revenue sur l'incident dans la rue et l'ait accusée de draguer Lennard. Ça arrivait à peu près une fois par semaine; toujours sur le ton de la plaisanterie, cependant.

Soudain, Vicky se rendit compte qu'elle se tenait la tête à deux mains, comme pour en extraire un souvenir. C'était à devenir dingue. Elle revoyait la scène des cacahuètes comme si elle y était. Mais de la dispute avec Charlène, rien. Pas la moindre trace sur le disque dur. Alors qu'à en croire Lennard, il s'était écoulé à peine une demi-heure entre les deux.

Que s'était-il passé dans l'intervalle? Pourquoi avait-elle cessé d'imprimer?

– Vous êtes parties en direction du Campo par la Via di Pantaneto. Tu n'arrêtais pas de crier « Charlène, attends! », mais elle ne s'est pas arrêtée. Je me suis élancé derrière vous et puis...

Il s'interrompit, gêné, et hésita avant d'achever :

– ... j'ai renoncé. Je me suis dit que c'étaient pas mes oignons.

Elle haussa les épaules. Cela n'aurait servi à rien, de toute façon : Charlène était d'une jalousie malade. Si Lennard était intervenu, Charlène lui aurait reproché de vouloir la protéger *elle*, Vicky.

Elle tenta de se représenter la rue à cette heure-là, dans la chaleur du soir, le martèlement de leurs talons sur les pavés... Comment avait-elle réagi quand Charlène l'avait giflée? Mal, certainement.

Ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête.

– Et tu ne l'as pas revue depuis? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Lennard fixa ses pieds.

– Si, dimanche soir. J'ai essayé de l'appeler toutes les deux heures pendant toute la journée du dimanche. Elle n'a jamais

répondu. Alors je suis venu ici. J'en avais marre, tu comprends ? Mais je n'ai trouvé personne. Comme je n'avais pas envie de la chercher dans tous les bars de la ville, j'ai attendu.

Il repoussa une mèche qui lui tombait sur le front avant de reprendre :

– Je n'étais pas dans de très bonnes dispositions, je l'avoue. Charlène s'est pointée peu avant minuit. Elle paraissait stressée. Je lui ai demandé si je pouvais entrer pour qu'on discute. Elle n'a rien voulu savoir.

– Dimanche soir, tu dis ?

Cela faisait presque trente-six heures.

– J'étais là ?

Lennard secoua la tête.

– Aucune idée, elle n'a pas parlé de toi. Moi, j'étais remonté à bloc. Je lui ai déclaré que c'était fini entre nous et que j'en avais ras le bol de son attitude : d'abord elle me snobe, elle te file une gifle et ensuite elle disparaît pendant vingt-quatre heures en refusant de répondre au téléphone. Et puis quoi encore ? J'ai mieux à faire dans la vie que de supporter ses psychodrames.

Vicky ne put s'empêcher de sourire. Il avait rompu avec Charlène ? Celle-ci n'avait pas dû comprendre ce qui lui arrivait...

– Comment elle a réagi ?

Il fit la moue.

– Aucune idée. J'ai tourné les talons et je me suis tiré. Elle ne m'a pas suivi. Mais je ne suis pas content de la façon dont ça s'est terminé. Voilà pourquoi je suis revenu ; je voulais mettre les choses au propre. D'un autre côté...

De la main, il fit un geste évasif et enchaîna :

– ... si elle n'est pas là, c'est sans doute qu'elle a harponné le premier Italien qui lui est passé sous le nez, et qu'elle est chez lui en ce moment. Combien on parie ? Et comme elle considère

que tu es à l'origine de notre rupture, elle t'a enfermée pour se venger de toi.

De nouveau, ce sourire indéfinissable sur son visage.

– Désolé, tout est ma faute.

Vicky ne savait que penser. L'esprit ailleurs, elle jouait avec une miette de pain égarée sur la toile cirée. Les explications de Lennard tenaient debout. C'était du Charlène tout craché.

Le silence devenait pesant. Lennard se racla la gorge :

– Tu te rappelles ce que tu m'as dit au Bella Vista, juste avant que vous ne vous écharpiez ?

Vicky sentit les larmes lui monter aux yeux. Justement non, elle ne se rappelait pas. Alors pourquoi toujours appuyer là où ça faisait mal ?

– Non, articula-t-elle d'une voix sourde. Pourquoi ?

– Tu... tu as attendu que Charlène ait tourné le dos, et quand tu as été sûre que personne n'écoutait, tu as... Bon, tu avais sans doute un coup dans le nez...

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Il se mordit la lèvre, l'air de regretter d'être allé trop loin.

– Que je te plaisais. Et tu m'as demandé si c'était réciproque. Parce que si c'était le cas, tu avais éventuellement une idée.

Vicky se tassa sur elle-même. La journée n'aurait pas pu être pire. Et ça ne s'arrangeait pas. Elle guetta un sourire, un clin d'œil, un signe qu'il la charriait. Il pouvait lui raconter n'importe quoi, qu'elle avait dansé nue sur le comptoir par exemple, elle n'aurait pas pu le nier. Sauf...

Mais peut-être était-ce ce qu'il était en train de faire ? La tester, pour voir jusqu'à quel point il pouvait la faire marcher ?

– Je n'ai pas dit ça, j'en suis certaine, le défia-t-elle avec une froideur qui dut faire mouche, car les yeux de Lennard se réduisirent soudain à deux fentes.

– Qu’est-ce qui te permet de l’affirmer ? Je croyais que tu avais perdu la mémoire.

Elle prit une profonde respiration.

– D’abord, parce que je n’aurais pas poignardé Charlène dans le dos. On est copines, on s’entend bien, et je sais trop à quel point elle tient à toi.

– Et ensuite ?

Elle eut un sourire contraint.

– Ensuite, parce que ç’aurait été un mensonge. Tu n’es pas mon genre. Et ce n’est pas mon style. Jamais je ne demanderais à un type si je lui plais.

– De peur de prendre un vent ? riposta-t-il, perfide.

– Non, par amour-propre.

Haussant les sourcils presque jusqu’à la racine des cheveux, il émit un petit sifflement.

– N’empêche, c’est ce que tu as dit. Au passage, ce n’était pas la première fois que tu me faisais des avances. Mais ne t’inquiète pas, je ne t’en veux pas. Et Charlène n’est pas au courant.

Vicky ne répondit pas. Depuis deux mois qu’elle connaissait ce type, elle ne s’était jamais sentie particulièrement attirée par lui. Et si par hasard elle avait été tentée de flirter avec lui pour le fun, la perspective d’essuyer la colère de Charlène aurait étouffé cette velléité dans l’œuf. Cependant, si vraiment elle l’avait dragué à un moment donné, il y avait de fortes chances pour que quelqu’un de la bande s’en soit aperçu. Et se soit empressé de le rapporter à l’intéressée.

– Il faut que j’y aille, annonça Lennard en se levant. Quand Charlène rentrera, tu lui diras que j’attends son coup de fil.

Privée de réaction, Vicky le regarda laver sa tasse sous le robinet. Elle lui aurait volontiers demandé de rester, pour la soutenir, l’aider à localiser son portable et sa clef. Seulement, après ce qu’il venait de lui raconter, c’était hors de question. Mon œil

qu'il lui plaisait. Il était bien fichu, d'accord, mais ça n'avait jamais été le plus important à ses yeux.

– Je t'appelle tout à l'heure ! lança-t-il depuis le seuil.

– Ça risque d'être difficile : mon portable a disparu.

Il fit volte-face.

– Ta clef, ton portable... quoi d'autre ? plaisanta-t-il. Ton passeport, peut-être ?

Vicky crut que le sol se déroba sous ses pieds. À la question de savoir si elle avait aperçu son passeport en fouillant dans ses affaires tout à l'heure, la réponse était : non. Pas vu.

– Attends, je te sonne, proposa Lennard en sortant son smartphone de sa poche. On saura tout de suite s'il est dans l'appart.

Il fit défiler ses contacts, sélectionna le numéro de Vicky et attendit, l'appareil à l'oreille.

Vicky guetta la sonnerie familière. Rien.

Lennard remit son portable dans sa poche d'un air désolé.

– « Votre correspondant n'est pas disponible actuellement », répéta-t-il en imitant la voix de synthèse. Ton téléphone doit être hors réseau.

Normal. Il y avait plus de deux jours qu'il n'avait pas été rechargé.

– Merci quand même, souffla-t-elle, soudain submergée par une vague de détresse sans nom.

Elle était épuisée. Alors qu'elle venait à peine de se lever. Ce n'était pas bon signe.

Lennard semblait pressé de s'en aller, à présent.

– On reste en contact, grogna-t-il sur le pas de la porte. Je repasserai dans la soirée, ça te va ?

3

Trop abattue pour pouvoir se lever, Vicky passa quelques instants à se demander ce qu'elle devait faire en priorité. Évacuer de la salle de bains la chemise immonde ? Se mettre en quête de Charlène ? Ou chercher son passeport ?

À la pensée du précieux sésame, comme électrisée, elle bondit de sa chaise. Depuis qu'elle était à Sienne, elle l'avait toujours avec elle, soigneusement rangé dans une poche intérieure de son sac à main. Elle ne l'avait pas vu en fouillant ses affaires tout à l'heure mais elle était peut-être passée à côté... parce que ce n'était pas ça qu'elle visait.

Son sac était toujours sur son lit. Elle le saisit d'une main fébrile, ouvrit la fermeture à glissière et glissa trois doigts dans l'interstice. Rien ! Bien qu'elle l'ait déjà retourné dans la matinée, elle le vida une nouvelle fois de son contenu. Son portefeuille y était, ouf, avec dedans les trois cent soixante-dix euros escomptés. On ne lui avait donc pas volé d'argent. Par contre, elle n'avait plus ni smartphone, ni clés, ni passeport.

Ne pas se laisser aller. Assise au milieu des objets éparpillés sur la couverture, elle prit le tract de la pizzeria dans sa poche,

le déplia et l'examina avec attention. *La peur de Noël... N'approche pas de l'aigle et de la licorne...*

Avait-elle noté n'importe quoi au hasard, pour le fun? Elle aurait aimé pouvoir le croire, seulement, ce n'était pas l'impression que ça donnait. Au contraire, ces lignes semblaient avoir été écrites en urgence, comme si elle avait eu la peur au ventre.

With the lights out, it's less dangerous. À tous les coups, c'était une phrase d'une chanson. Vicky était presque sûre de la connaître; hélas, impossible de s'en rappeler le titre. Décidément, elle n'était pas dans son état normal.

S'il n'y avait eu que ce papier, passe encore... Mais ça, plus la chemise pleine de sang, plus l'avertissement sur le miroir, plus cette affreuse balafre sur sa joue... difficile de ne pas se sentir menacée.

Vicky se leva avec raideur. À présent, elle pouvait sortir de chez elle, c'était déjà un point positif. Et elle avait de l'argent. Le mieux était sans doute de descendre appeler ses parents depuis une cabine téléphonique, et de leur demander de l'aide.

Elle imaginait déjà leur réaction. Sa mère lui enverrait un smartphone en express, se chargerait de la déclaration de perte, et la presserait de rentrer à la maison. Du style : « Ma bichette, tu es encore si jeune... »

Quant à son beau-père, il lui servirait son refrain habituel : « Pas étonnant que ça parte en vrille! Qu'est-ce que tu ferais sans nous? Dix-neuf ans, et incapable de se débrouiller toute seule... »

Pitié, pas de ça... Déterminée à se passer de leurs services, elle entra dans la salle de bains, ramassa le chiffon immonde et l'examina de plus près. Mmh, une chemise d'homme, pas de doute. Coupe slim. Taille L.

Surmontant son dégoût, elle chercha un endroit où le tissu était à peu près propre et l'approcha de son nez. Une odeur

aigre lui piqua les narines. Aux relents de la sueur se mêlait la senteur d'une eau de toilette. Différente de celle portée habituellement par Lennard.

Était-il possible que Charlène ait fait monter un type chez elle pour faire payer à son copain de l'avoir plaquée? En le trompant *a posteriori*, pour ainsi dire? Dans ce cas, d'où venaient ces taches de sang, alors? Et pourquoi la chemise était-elle trempée, comme si quelqu'un avait essayé de la laver? Vu la façon dont elle était déchirée, elle était tout juste bonne à jeter...

Une minute! Sur le prospectus, il y avait un truc à propos de l'eau.

Vicky le tira de sa poche et le relut pour la énième fois. *Tu sais où l'eau est la plus sombre.*

Faute de pouvoir établir un rapport entre les deux, elle décida de ne pas jeter le vêtement suspect pour l'instant. C'était probablement un des éléments du puzzle qui, si on les assemblait correctement, fourniraient peut-être une image assez précise de ce qui s'était passé pendant ces deux jours. Elle le suspendit à la barre de douche au-dessus de la baignoire et, tout en suivant des yeux une goutte rose tombée sur l'émail qui sinuait lentement vers la bonde, essaya de mettre de l'ordre dans ses idées. Le bar, Charlène, et après... le trou noir. De la boue plein son jean, une chemise en haillons, et un *Dernière chance!* aux allures d'ultimatum.

Stop! Ça ne servait à rien de rester chez elle à broyer du noir. Jamais elle ne découvrirait le fin mot de l'affaire de cette manière. Elle glissa son portefeuille et sa carte bancaire dans sa poche. Sans trousseau ni smartphone, elle n'avait pas besoin d'un sac, songea-t-elle avec dérision.

Au moment de sortir, elle eut un instant de flottement. Si elle claquait la porte, sauf à faire encore appel au concierge, elle n'aurait aucun moyen de l'ouvrir. Elle pouvait la laisser

entrebâillée, mais c'était un peu risqué car alors n'importe qui pourrait entrer. D'un autre côté, à part un ordinateur portable sans sa batterie, il n'y avait rien dans l'appartement qui vaille la peine d'être volé.

Elle cala la porte avec un vieux journal pour l'empêcher de se refermer sous l'effet d'un courant d'air, puis s'engagea dans l'escalier en essayant d'ignorer l'odeur de chou qui s'échappait de chez les Budoni. Tout en descendant, elle établit un plan d'action. D'abord, aller à la fac. On était mardi, Charlène avait des cours en amphitheâtre tout l'après-midi à partir de 14 heures, soit dans vingt-cinq minutes. C'était largement jouable. Même sans se presser, le trajet ne lui prendrait pas plus d'un quart d'heure.

Le Palazzo San Galgano, dans lequel se trouvaient la plupart des instituts de sciences humaines, n'était qu'à une centaine de mètres du *Bella Vista Social Club*. Elle s'y rendrait dans la foulée, du moins si c'était encore nécessaire une fois qu'elle aurait parlé à Charlène.

Sous le porche voûté de l'université, des étudiants bavardaient par petits groupes. Elle ne distingua aucun visage connu parmi eux. Peut-être aurait-elle plus de chances dans la cour ?

En débouchant à la lumière, elle cligna des yeux, mais ne vit son amie nulle part. Par contre, elle aperçut deux Italiennes de son groupe de TD avec qui elle avait échangé trois mots à l'occasion. Elles lui firent signe d'approcher.

– *Ciao*, Vicky.

– *Ciao* ! répondit-elle avec un sourire contraint. *Hai visto Charlène ?*

Elle était à peu près sûre de la formule. Mais encore fallait-il qu'elles sachent de qui elle voulait parler.

– *Quella con i capelli scuri e gli occhi azzurri ? No. Dispiace.*

« La petite brune aux yeux bleus. » Bingo, elles voyaient qui était Charlène.

– *Nessun problema. Grazie.*

Si, il y avait un problème, justement. Mais les deux filles n’y étaient pour rien.

Vicky pénétra dans l’édifice et se dirigea vers le département d’histoire, mais là encore elle ne vit sa coloc nulle part. Elle se mit en quête d’un tableau d’affichage avec les différents cours et les numéros de salles correspondants.

Son instinct ne l’avait pas trompée, il y avait un grand panneau devant le secrétariat. Elle lisait l’italien mieux qu’elle ne le comprenait à l’oral, et n’eut donc aucune difficulté à localiser le cours sur les papes de la famille Médicis dont lui avait parlé Charlène. Salle n° 3.

Les portes étaient déjà fermées.

Abaisant la poignée, elle se faufila dans l’amphi. La prof ne leva même pas la tête. De la douzaine d’étudiants présents, seuls deux lui accordèrent un coup d’œil blasé.

Charlène n’était pas dans les rangs. Réprimant un juron, Vicky battit en retraite. Elle-même avait un TD qui commençait dans une demi-heure, mais ce n’était pas la peine qu’elle y assiste : de toute façon, elle ne parviendrait pas à se concentrer.

Elle fit un rapide tour des bâtiments en se demandant où sa coloc avait l’habitude d’aller quand elle séchait les cours. La cafétéria, non : Charlène la trouvait horrible et aussi inhospitalière qu’un hall de gare. Le Bella Vista non plus : à cette heure-ci, il était encore fermé. Restait le *Soul Café*. Un endroit sympa, clair, bien aéré, où le café était délicieux. Elles y avaient passé des journées entières à travailler (parfois) et à refaire le monde (le plus souvent).

En tout état de cause, elle serait mieux dans un bistrot que dans un appartement vide devant un écran noir ou une chemise pleine de sang.

À cette heure-ci de la journée, le café n’était pas aussi surpeuplé qu’en fin d’après-midi ou en soirée. Vicky promena le regard

sur les clients attablés, et respira avec soulagement en repérant une crinière brune au fond de la salle. Mais elle se rendit compte en s'approchant que la fille était beaucoup plus petite que Charlène. Et ses derniers espoirs s'évanouirent tout à fait lorsqu'elle l'entendit s'esclaffer bruyamment parce qu'une de ses copines avait fait tomber une liasse de feuilles. Tandis que celle-ci plongeait pour les ramasser, Vicky monta à l'étage. Seule une table était occupée par trois femmes aux voix de crécelle qui jacassaient comme des pies.

Déprimée, Vicky redescendit et s'installa à une table près de la fenêtre. À peine avait-elle pris place que la serveuse vint prendre sa commande. Une jolie brune dans les vingt-cinq ans, l'œil vif et pétillant. Si les souvenirs de Vicky étaient bons, elle s'appelait Paola.

– *Ciao. Costa ti porto?*

Vicky commanda un *latte macchiato*. La serveuse acquiesça avec un sourire et voulut repartir en sens inverse, mais Vicky la retint par le bras et lui demanda si elle se souvenait de Charlène, l'amie avec laquelle elle était déjà venue à plusieurs reprises.

Paola la regarda d'un air perplexe.

– Charlène?

Craignant de s'être mal exprimée, Vicky répéta sa question dans un mélange d'italien et de français, auquel Paola répondit en anglais :

– Je me rappelle. Tu la cherches?

– Oui. Est-ce qu'elle est venue ici aujourd'hui?

– Pas vue.

C'était sans équivoque.

– Et hier?

– Non plus.

Vicky se mordit les lèvres. Devant son air désespéré, Paola approcha une chaise et s'assit à côté d'elle.

– Elle est peut-être allée à la plage ? suggéra-t-elle, compatissante. Il a fait plutôt chaud ces derniers jours ; en cette saison, c'est ce qu'ils font tous. Tu n'as qu'à me laisser ton numéro de téléphone. Si je la vois, je lui dirai de t'appeler.

– Ça ne servirait à rien, objecta tristement Vicky. J'ai perdu mon smartphone.

– *Merda*, laissa échapper Paola.

Prenant le sien de sa poche de tablier, elle ajouta :

– Ma collègue, la grande blonde... tu vois qui c'est ?

Vicky fit signe que oui.

– Elle est au bord de la mer. Elle a pris sa journée, et ensuite elle a envoyé un SMS au patron pour dire qu'elle ne reviendrait que dans huit jours.

Agitant son portable sous le nez de Vicky, elle lui montra un message avec une suite de soleil + mer + poissons et autres émoticônes évoquant des vacances à la plage, et murmura, songeuse :

– *Putana*, nous laisser tomber comme ça du jour au lendemain... et pas de nouvelles depuis deux semaines. Mon chef ne veut pas la virer. Il dit qu'elle peut prendre ses vacances maintenant si elle a envie.

Évacuant du revers de la main des miettes attardées sur la table, elle maugréa :

– Mais moi, je n'ai pas eu une minute pour souffler depuis quinze jours. D'ailleurs, faut que j'y aille. J'espère que ta copine reviendra bientôt.

Restée seule, Vicky s'interrogea. Charlène serait-elle du genre à partir au bord de la mer sur un coup de tête ? La réponse était oui, c'était tout à fait son style d'improviser. Et la côte n'était qu'à une centaine de kilomètres. Jusque-là, pas de problème ; même si ce n'était pas une raison pour abandonner sa coloc à son sort après l'avoir enfermée dans l'appartement.

Elle poussa un soupir. Seule dans un café sans personne à qui parler, et sans téléphone pour chatter, cela faisait bizarre. Pour tuer le temps, elle attrapa un journal sur la table d'à côté et le feuilleta distraitement. Un gros titre lui donna envie de lire un article mais elle s'interrompit à mi-parcours. Son beau-père avait raison, cela n'avait pas de sens de partir à l'étranger quand on ne maîtrisait pas la langue du pays. Et qu'on ne se donnait même pas la peine de prendre des cours. Ni avant, ni même une fois sur place...

Tout à coup, le malaise diffus qui s'emparait d'elle régulièrement depuis ses dix ans la submergea. Ce profond dégoût d'elle-même... Les autres prenaient leur vie en main ; ils choisissaient leur orientation en fonction de leurs compétences et de leurs aspirations, ils savaient où ils allaient...

Tandis que Vicky brillait par sa médiocrité : moyenne en sport, moyenne en musique, nulle en langues... Comble de l'ironie, elle étudiait l'histoire de l'art, autrement dit elle passait sa vie à côtoyer des génies qui avaient légué des chefs-d'œuvre à la postérité. Elle ne leur arriverait jamais à la cheville, aucune importance. Ce qui était grave en revanche, c'était le peu d'intérêt que lui inspiraient ses études, et sa totale absence d'ambition. À quoi tout cela la mènerait-il ? Que ferait-elle de sa vie en général ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Sans s'en rendre compte, elle avait commencé à se ronger les ongles. Voyant Paola revenir avec un café fumant, elle baissa les mains comme un gamin pris en faute.

– *Grazie.*

Au même instant, son regard croisa celui d'un homme qui observait le café depuis le trottoir d'en face, et tout en elle se crispa. Voyons, c'était absurde... Il n'y avait pas de quoi paniquer. Elle était certaine de ne pas connaître ce type. Son visage n'était pas de ceux qu'on oublie. Or elle avait une mémoire

visuelle infaillible, quasi photographique, et ce depuis qu'elle était toute petite. C'était d'ailleurs ce qui lui avait permis de traverser toute sa scolarité sans redoubler, et de décrocher son baccalauréat avec des notes convenables.

Autant elle était sûre de ne jamais avoir rencontré cet homme, autant il y avait chez lui quelque chose qui lui donnait un sentiment de déjà-vu. Et ce quelque chose la terrifiait.

Baissant les yeux, l'individu tourna les talons précipitamment et disparut au coin de la rue. Pourquoi soudain tant de hâte ? L'avait-il reconnue, elle, et il s'était enfui de peur qu'elle ne l'identifie ?

Vicky n'y comprenait rien. Seule certitude : il ne faisait pas partie de son groupe de potes. Trop vieux. Il avait au moins six ou sept ans de plus qu'elle. Un peu moins de la trentaine, probablement. T-shirt blanc... un tatouage dépassant de la manche gauche. Un scorpion, apparemment.

Les cheveux noir de jais et le teint hâlé donnaient à penser que le type était italien. Sans doute un passant qui avait hésité à entrer boire un verre, tout simplement. Mais dans ce cas, pourquoi avait-elle ressenti une telle terreur en le voyant ?

« Parce que je suis complètement à côté de mes pompes, voilà pourquoi, songea Vicky avec amertume. Si ça continue, je vais devenir folle... »

Tout en goûtant la mousse de son café à la petite cuillère, elle envisagea de porter plainte au commissariat. Ce n'était pas un hasard si elle n'avait plus son portable, son passeport et les accessoires de son ordinateur. Elle ne les avait pas égarés par mégarde, impossible. Le plus probable était qu'on les lui avait volés.

D'un autre côté, si pour une raison ou une autre, Charlène avait quelque chose à voir dans cette histoire, jamais elle ne lui pardonnerait de l'avoir dénoncée. Avant d'entreprendre la

moindre démarche, Vicky devait d'abord s'assurer que sa coloc était en dehors du coup.

– *Tutto a posto?* demanda Paola avec une note d'inquiétude dans la voix.

Arrachée à ses pensées, Vicky se redressa en sursaut.

– *Si, tutto bene,* mentit-elle.

C'était très éloigné de la vérité. Cependant, elle ne voulait pas entrer dans les détails et d'ailleurs cela ne servirait pas à grand-chose. Paola ne pouvait l'aider en rien.

Vicky finit son café, paya la note et rentra chez elle.

Elle n'avait aucune raison de se dépêcher. Sauf qu'elle ne tarda pas à avoir le sentiment d'être suivie. Elle pressa le pas, se retournant souvent pour voir si quelqu'un se comportait bizarrement. Mais elle avait beau ouvrir l'œil, personne ne semblait s'intéresser particulièrement à elle. Quant à repérer un Italien avec un scorpion sur le bras au milieu de la cohue, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

L'appartement de la Via della Fonte était silencieux. Pas de trace de Charlène. Vicky parcourut toutes les pièces à l'affût du moindre signe permettant de supposer que sa coloc était passée par là entre-temps, mais tout était exactement comme elle l'avait laissé. Les vestes pendues au portemanteau dans l'entrée, les tasses à café sur la paillasse de l'évier, et l'ignoble chemise en travers de la barre de douche. Une trace blanchâtre échappée à la vigilance de Vicky témoignait encore de l'inscription sur le miroir.

Ne sachant que penser, Vicky s'affala sur son lit. Elle donnait à Charlène jusqu'au lendemain pour se manifester. Faute de quoi, elle signalerait sa disparition à la police et porterait plainte pour le vol de ses affaires. En espérant tomber sur quelqu'un qui parlait l'anglais...

Elle se rendit compte qu'elle avait faim et décida de descendre faire quelques courses. Il n'y avait rien dans le réfrigérateur,

plus de lessive – une pensée qui lui rappela instantanément la chemise ensanglantée –, plus de lait, presque plus de café en poudre et plus d'eau minérale.

Elle se leva en soupirant. Officiellement, c'était à Charlène de se charger du ravitaillement. Mais vu les circonstances, elle ne pouvait compter que sur elle-même. Au moins ça aurait le mérite de l'occuper.

Comme elle avait du temps à revendre, elle fit d'abord un détour par le Campo, puis flâna dans le centre historique, admirant le flamboiement des façades en brique rouge à la lumière du soleil de l'après-midi. Tout en se promenant, elle regarda si la voiture de Charlène n'était pas garée quelque part. À Sienne, trouver une place de stationnement était une gageure, et Charlène était parfois obligée de recourir à des parkings éloignés. Pas ce jour-là. Vicky repéra la Polo bleue dans la Via Sant'Agata, tout près de l'université. Si Charlène s'était rendue au bord de la mer, elle avait utilisé un autre moyen de transport. Ou alors elle était revenue dans l'intervalle, et Vicky avait quelques questions à lui poser.

Au bout de deux heures, elle se décida enfin à rentrer chez elle ; et dut s'avouer en changeant son sac à provisions d'épaule qu'elle traînait exprès, parce qu'elle avait peur d'affronter sa solitude.

Au moment de s'engager dans la Via della Fonte, elle crut voir une haute silhouette disparaître précipitamment derrière un immeuble, et elle se sentit mal. Elle se trompait, certainement. Ce n'étaient pas les Italiens en jean et T-shirt blanc qui manquaient. Elle n'avait pas eu le temps de voir le visage de l'homme, et encore moins s'il avait un tatouage.

Inconsciemment, elle força l'allure. Et éprouva un soulagement indicible lorsque, après avoir refermé la porte cochère derrière elle, elle s'engagea dans l'escalier.

Elle n'avait pas fait trois pas dans l'appartement qu'elle sut de façon certaine que sa coloc n'y était pas. Pour la première fois, en plus de sa colère et de son dépit, elle éprouva un soupçon d'inquiétude. Et s'il était arrivé quelque chose à Charlène ? Et si elle avait eu un accident ? Peut-être avait-elle essayé de la prévenir mais elle n'avait pas réussi à la joindre...

Après avoir rangé ses provisions, Vicky alluma la télévision et tenta de se concentrer sur le programme. Il était à peine 18 h 30, pourtant elle se sentait épuisée. Fermant les yeux, elle respira plusieurs fois à fond. Soudain, il lui sembla se rappeler quelque chose, comme si une vague réminiscence prenait corps dans son esprit. Pas encore assez pour savoir de quoi il s'agissait, mais suffisamment pour lui inspirer une terreur sans nom.

Elle s'y accrocha désespérément, tentant en vain de capter une image. Au même instant, la porte d'entrée grinça sur ses gonds. Seigneur, elle avait oublié de la refermer ! D'instinct, Vicky se plaqua contre le mur.

– Charlène ? Vicky ? Il y a quelqu'un ?

Elle se détendit. Ce n'était que Lennard.

– Je suis là ! annonça-t-elle d'une voix tremblante.

Quelle idée de paniquer ainsi. Il l'avait pourtant prévenue qu'il repasserait. Elle pouvait s'estimer heureuse...

Il la rejoignit à la cuisine, une bouteille de chianti à la main et les cheveux en bataille. Il l'observa un instant sans rien dire, posa sa bouteille sur la table et s'assit.

– Pas de nouvelles de Charlène, annonça Vicky d'une voix mate après avoir éteint la télévision.

– Si tu savais ce que ça m'énerve qu'elle joue au chat et à la souris ! s'exclama-t-il avec une colère contenue. Elle sait qu'on la cherche, mais elle ne se donne même pas la peine de passer un coup de fil...

Il devait être vraiment furieux pour ne pas avoir intégré que, sans son portable, Vicky était difficilement joignable.

– Bon, d'accord, poursuivit-il d'une voix sourde, j'ai rompu avec elle, mais ce n'est pas une raison pour faire le mort. Je la connais : ce qu'elle veut, c'est que je culpabilise.

– Tu as réessayé de l'appeler ?

– Évidemment ! fit-il avec un haussement d'épaules. La messagerie...

– La serveuse du *Soul Café* dit qu'elle est probablement partie à la plage avec des copines, suggéra Vicky. D'après elle, quand il fait beau, c'est ce qu'elles font toutes.

La mauvaise humeur de Lennard devait être communicative, car elle se sentit gagnée par l'amertume. Qu'elle l'ait giflée ou non, Charlène lui devait des explications. À plus forte raison si c'était elle qui avait embarqué ses clefs et son portable.

– Tu en veux ? proposa Lennard en désignant du menton la bouteille de chianti. Je n'ai pas l'intention de la remporter.

– Pourquoi pas, accepta Vicky.

Elle prit deux verres et un tire-bouchon dans le placard, mit des olives et des panini dans des bols, les posa sur la table, et s'assit face à la télévision exprès, de façon à ne surtout pas s'attirer d'allusions scabreuses.

– *Salute!* lança Lennard en lui tendant un verre.

Le vin était d'un rouge sang très foncé. Après avoir trinqué, ils le sirotèrent à petites gorgées. Et comme Vicky l'avait craint, un lourd silence s'installa entre eux.

Au bout d'un moment enfin, Lennard se racla la gorge.

– Qu'est-ce qu'on devrait faire à ton avis ?

Son ton, à présent dénué de colère, était plus désespéré qu'autre chose.

– On devrait peut-être aller voir les flics, suggéra Vicky. Tout à l'heure, tu ne croyais pas si bien dire : je ne sais pas où est

mon passeport. Il faut que je fasse une déclaration de perte. Je pourrais en profiter pour signaler la disparition de Charlène.

Lennard fronça le nez. Cette idée ne lui plaisait pas, visiblement.

– Pas sûr. La police ici, c'est spécial. Surtout quand on ne parle pas l'italien. Il y a trois semaines, ils ont gardé un de mes copains au poste pendant plus de vingt-quatre heures. Sans motif. Il était soûl, et pour se rafraîchir les idées, il avait barboté dans la fontaine du Campo.

Secouant la tête, il conclut :

– Non, les flics, c'est seulement en dernier ressort, quand on ne peut pas faire autrement.

Curieuse argumentation, songea Vicky. Il ne s'agissait pas de conduite en état d'ivresse, mais d'une plainte pour vol et d'un signalement. Où était le problème ?

Cependant, elle s'abstint de le contredire, et ils continuèrent à boire leur chianti, chacun perdu dans ses pensées. *With the lights out, it's less dangerous... Cor magis tibi Sena pandit...* Pourquoi ces phrases lui revenaient-elles en boucle ? Un instant, Vicky fut tentée de demander à Lennard s'il savait que ça voulait dire, mais au fond d'elle cette idée lui répugnait, et elle y renonça. Plus le sens de ses notes lui échappait, plus elle se disait qu'elle les avait peut-être rédigées de façon incompréhensible exprès.

Au cas où quelqu'un tomberait dessus ?

Lennard, par exemple ?

Il ne leva le camp que vers 10 heures du soir, alors que la bouteille était finie depuis longtemps.

– Je vais faire le tour des bars où Charlène a l'habitude d'aller, annonça-t-il en partant. Si je la trouve, je la ramène tout de suite.

Restée seule, Vicky respira avec soulagement. La soirée avait traîné en longueur. Ils avaient bavardé de choses et d'autres en

évitant soigneusement le sujet Charlène. Et Vicky était restée tout le temps sur ses gardes par crainte de donner à Lennard l'impression qu'elle lui faisait des avances.

Tout en lavant les verres, elle se rendit compte qu'elle était épuisée. Comme si depuis midi elle avait passé sa journée à se battre contre des moulins à vent. Quant à la question de savoir combien de temps elle avait dormi avant, mystère.

Elle reprendrait tout ça demain à tête reposée.

En attendant, elle décida d'aller se coucher. Si Charlène rentrait, elle l'entendrait forcément.